

# MA POUPÉE

## Journal d'Ouvrages des Petites Filles

### LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1<sup>o</sup> Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

#### SAC A OUVRAGES

Fournitures jointes à ce numéro : Toile dessinée, simili plat M. F. A, tons variés.

Pour emporter votre goûter, lorsque vous irez en promenade, ce petit sac fera tout à fait l'affaire.

Il est orné sur ses deux faces de très amusante façon.

D'un côté, celui que vous voyez sur la gravure, se trouve un petit chat en arrêt devant un papillon. Ce dernier est brodé au passé plat en blanc avec points lancés en simili marron et jaune.

Le chat est contourné au point de tige en trois tons de brun.

Le pelage est représenté par des points lancés beige, roux et brun.

De l'autre côté, le sac est orné d'une sorte de médaillon composé d'un cercle double au point de tige or clair et moyen, encadrant une tête de chat exécutée au point de tige et point lancé blanc, gris et noir; yeux verts, museau rose.

Sous ce médaillon,



trois doubles lignes sont brodées au point de tige en brun deux tons et remplies d'un point de chausson brun d'un ton plus clair.

Sous chacune de ces lignes, un carré est brodé au passé plat en bleu.

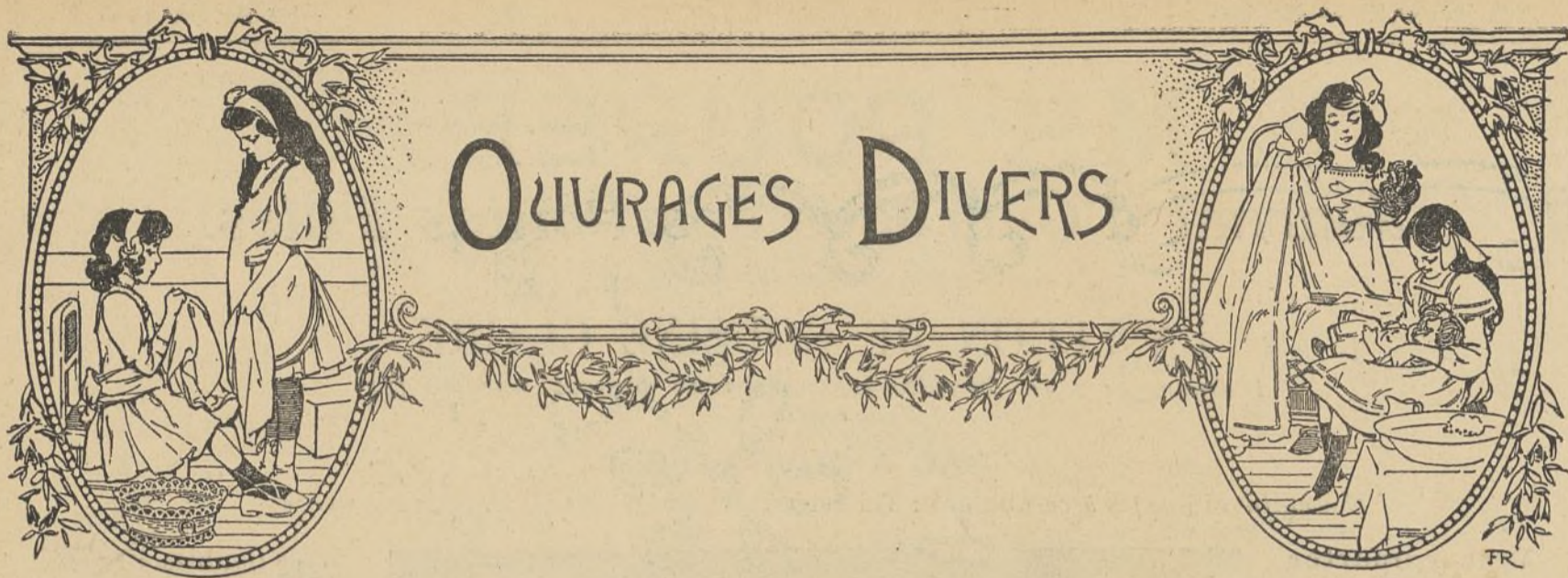
Enfin, sur les deux faces, est dessiné un semis de petits carrés dont les côtés sont limités chacun par quatre points lancés alternativement de l'extérieur à l'intérieur : blanc, bleu ciel, bleu foncé, noir; puis, tout au centre, un point de croix jaune.

Doublez le sac de satinette bleu clair; dans le haut, faites un ourlet dans lequel vous glissez une baleine qui maintiendra le bord rigide. A chaque extrémité, vous fixez une cordelière qui servira à le porter.

Cousine CLAIRE.



(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).



### Broderie rustique.

— Comme elle est drôle cette broderie, tante ; elle n'a pas l'air difficile.

— Non, en effet, elle n'est pas difficile du tout et je crois même qu'elle t'amusera beaucoup.

Quand tu auras dessiné ces rosaces très fantaisistes, tu en contourneras tout le tracé au point de feston large avec du simili plat vieil or trois tons souligné de noir.

Feuilles en trois tons de vert au point de tige.

— Le fond est très bien aussi, tante.

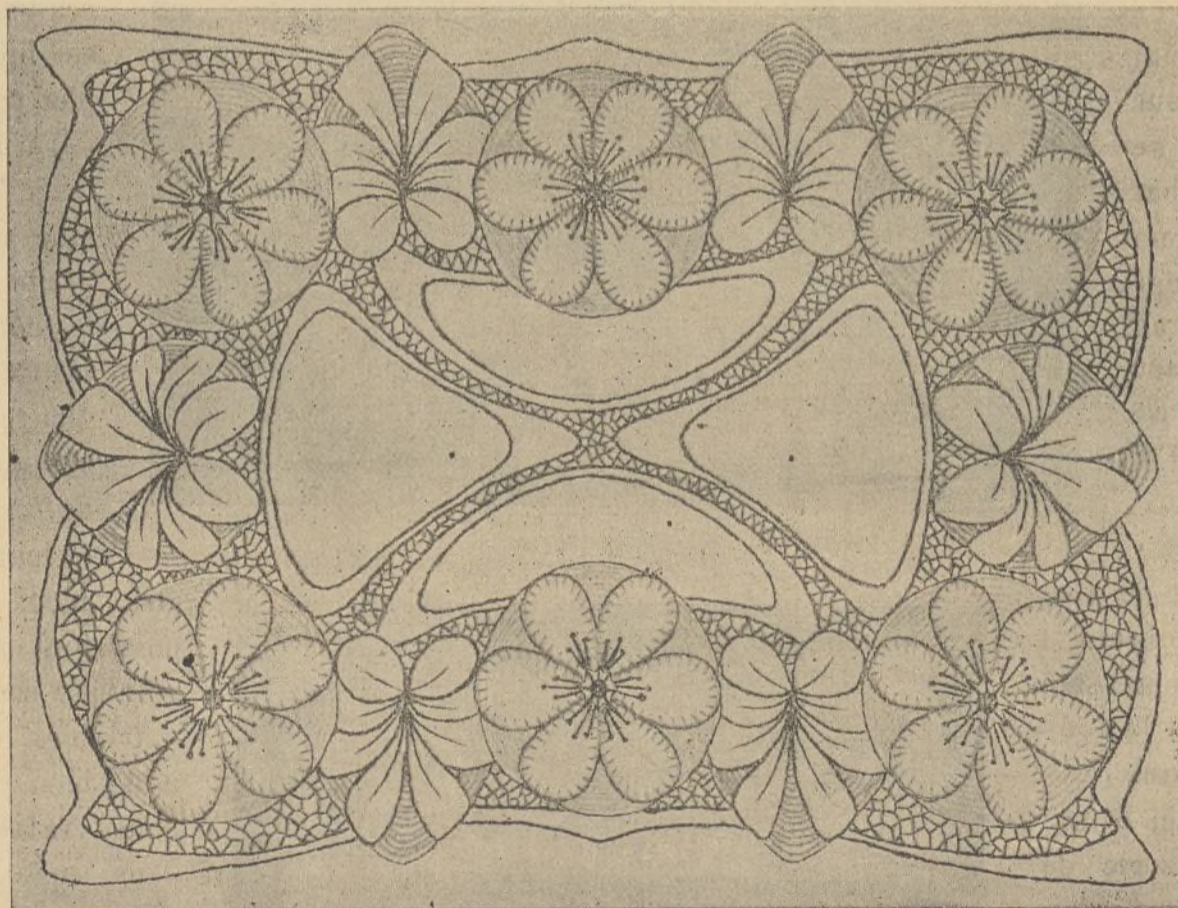


Fig. 1. — Broderie rustique.

Dessin sur papier : 0 fr. 75. Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 4 fr. 75.

Doublure, cordelière : 3 fr. 75.

— Oh ! alors, explique-moi vite, tante ; cela me ferait tant plaisir de faire cela pour maman.

— Tiens, voici déjà de la toile.

— Elle est écrue cette toile, tante.

— Oui, il est préférable de la choisir de texture ordinaire, afin de garder l'aspect rustique qui est tout le cachet de l'ouvrage.

— Oui, c'est un craquelé fait [au point lancé en vert pâle.

— En effet, ce n'est pas bien compliqué et c'est bien amusant !

— Quand la broderie sera terminée, tu la monteras en coussin, tu la doubleras de satinette et tu l'entoureras d'une cordelière.

Avec cette même broderie, tu peux faire aussi un petit tapis.

### Deux fonds de ravier.

— Qu'est-ce que c'est, ces petits napperons, tante?  
— Ces petits napperons, ma chérie, ce sont des fonds de ravier.



Fig. 2. — Fond de ravier « les Crevettes ».  
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 1 fr. 75. Planche n° 1.

— Oh ! mais, c'est gentil, sais-tu, ne pourrions-nous en faire ?

— Si cela vous plaît, je ne vois aucun inconvénient et je vais vous donner les détails nécessaires.

Celui-ci est orné d'une suite de petites crevettes, toutes roses, entre lesquelles apparaissent des branches de persil.

Les crevettes sont brodées au passé plat, en deux tons de simili rose crevette. Les yeux sont marqués par un point de nœud noir. Les feuilles de persil sont brodées au passé évidé en deux tons de simili vert. Toutes les parties qui bordent seront festonnées, pour pouvoir être découpées.

Le second est garni de petits radis roses, que vous aimez tant à croquer.

Ceux-ci sont également brodés au passé plat, mais avec deux tons à la fois de simili rose plus vif.

— Pourquoi deux tons à la fois, tante ?

— Voici, tu commenceras par faire le passé plat avec le ton moyen, puis tu repasseras par dessus, avec quelques points plus foncés, faits à la base. Les fanes sont également brodées au passé évidé, avec deux tons de simili vert.

Le feston du bord est exécuté avec le vert le plus foncé.

### Tapis ou napperon.

— Tante, je voudrais bien un petit tapis pour ma table de nuit. N'en n'aurais-tu pas un ?

— Je dois avoir un petit modèle dans la corbeille, là, sur ma table. Passe-la moi, veux-tu ?

— Voici, tante.

— En effet, tu vois, j'ai ce petit tapis, fera-t-il ton affaire ?

— Oui, très bien, tante. Mesure-t-il 32 centimètres de côté ?

— Tout justement, il a exactement cette dimension : il est fait sur toile ancienne blanche et est bordé tout autour d'un feston original.

Dans chaque angle est dessiné un petit oiseau.

Celui-ci est contourné au point de cordonnet et le plumage est représenté par des amandes à l'anglaise. Les petites fleurs, qui agrémentent de ci de là, sont également brodées à l'anglaise.

### Vide-poches.

— Tu as un bien joli vide-poches, tante !

— N'est-ce pas, ma chérie, et je suis sûre que tu as grande envie d'en faire un semblable ?

— Si tu veux bien m'apprendre, oui, cela me ferait bien plaisir d'en exécuter un.

— Tu verras, c'est bien facile, je vais t'expliquer. Il te faudra tout d'abord couper une bande de toile blanche ou écrue de 60 de long sur 25 de large, que tu entoureras d'un ourlet à jour ou d'un ourlet ordinaire. Puis tu dessineras le dessin que voici et qui représente de grosses marguerites que tu broderas à l'anglaise à brides. La broderie terminée, tu couperas un morceau de doublure de couleur de même dimension sur lequel tu appliqueras la broderie qui ainsi sera posée en transparence.

— Mais comment former le cornet, tante, ce doit être difficile ?

— Non, pas trop, et si tu veux faire attention, tu pourras t'en tirer facilement.

— Alors, tante, je t'écoute.



Fig. 3. — Fond de ravier « les Radis ». Planche n° 2.  
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 1 fr. 75.

— Prends le milieu de ta broderie, puis, depuis ce milieu, dans le bas, jusqu'à l'angle de droite, en tout trace une diagonale et plie le tissu. Fais de même à gauche.

Réunis ensuite les deux pointes du haut par un point, et les deux tissus à l'envers par une couture.

Il ne reste plus qu'à aplatir ce soufflet et on obtient la forme de cornet indiquée par la gravure.

Et maintenant, il te sera facile d'appliquer ce cornet sur un fond de carton ayant la forme voulue et doublé à l'envers de satinette.

#### Vêtement au crochet.

Les beaux jours passent vite et bientôt nous reverrons les jours froids et brumeux.



Fig. 4. — Petit tapis carré. Planche n° 3.  
Dessiné et échantillonné avec coton : 2 fr. 25. Dimensions : 32 cent.

L'hiver prochain, il y aura encore des petits pauvres auxquels il faudra penser. Je vous conseille de ne pas attendre les rigueurs de la saison froide et de vous mettre à l'œuvre dès maintenant.

Si vous consacrez, chaque jour de vos vacances, quelques instants pour crocheter pour eux, vous pourrez, le temps venu, faire du bien autour de vous. Voici un petit vêtement bien facile, dont je vous donne l'explication.

1° Commencer la pèlerine par une chaînette de 60 points, sur laquelle on exécutera 42 points de marguerite.

Le point de marguerite se fait de la façon suivante : lever 2 points de chaînette, puis lever 1 m. dans la 2<sup>e</sup> et 1 m. dans la 3<sup>e</sup> en suivant, et fermer par 1 point simple ; exécuter ensuite 3 marguerites et faire ensuite 2 autres marguerites, pour lesquelles

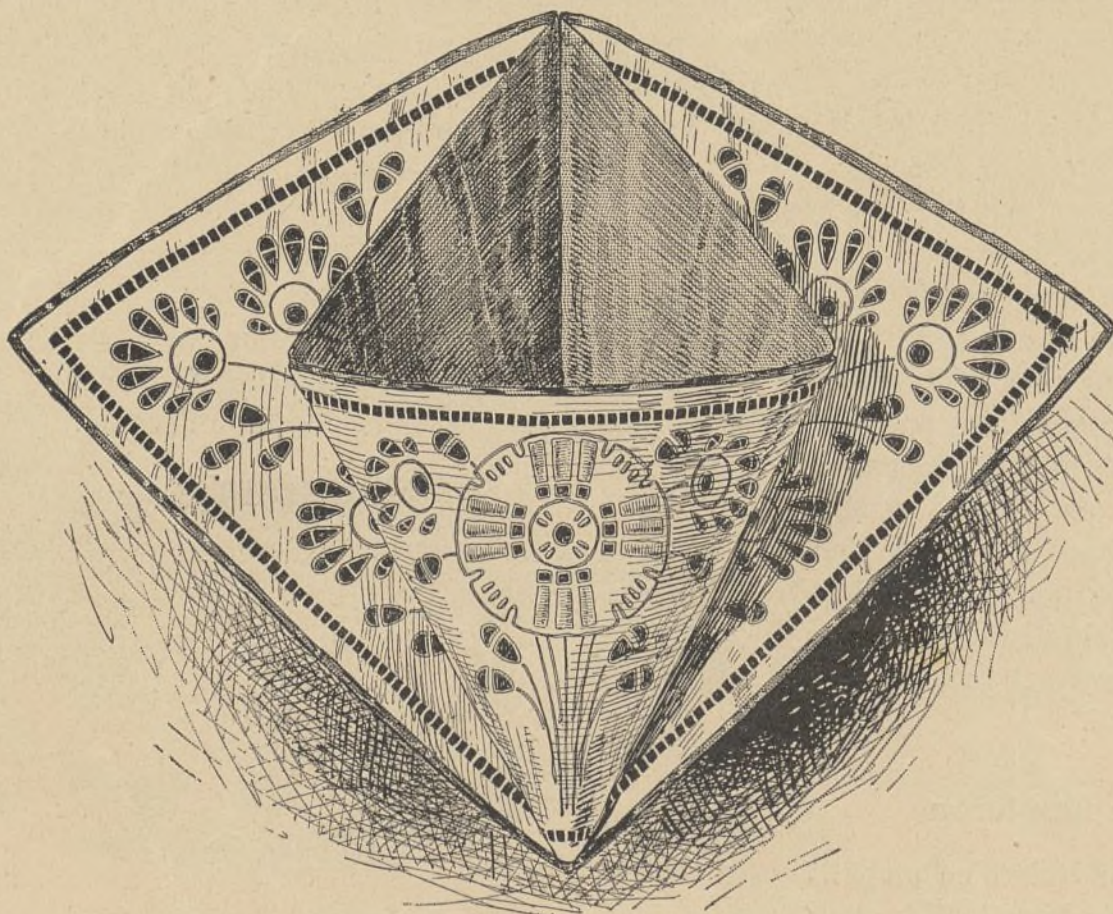


Fig. 5. — Vide-poches. Dessiné et échantillonné avec coton : 3 fr. 75. (Sans doublure.)

on prendra seulement 2 points au lieu de 3; recommencer ensuite à faire 3 marguerites, et continuer ainsi jusqu'à la fin du rang.

Pour terminer le rang, faire 2 points simples pris dans le milieu de chaque marguerite; faire 2 rangs

exécuter 29 marguerites pour le 1<sup>er</sup> rang, ensuite faire 3 marguerites de chaque côté des 29 marguerites; puis, au 3<sup>e</sup> rang, faire 6 marguerites de chaque côté; au 4<sup>e</sup> rang, faire 9 marguerites et refaire 29 marguerites. Ainsi 14 rangs.



Fig. 6. — Vêtement croché pour enfant de 6 mois.

de cette façon comme sont faites les 3 premières marguerites.

La pèlerine comprend 14 rangs, qui sont exécutés alternativement comme il est expliqué ci-dessus. Sur les 14 rangs, en faire 4 faisant le tour de la pèlerine.

Pour le capuchon, faire 58 points de chaînette et

Terminer la pèlerine et le capuchon par un volant fait de 3 m. prises dans chaque marguerite, terminer par 1 picot fait de 3 m. en l'air prises dans chaque m. du volant.

Monter le capuchon à la pèlerine par un point simple et faire un trou-trou pour le ruban.

### « L'ASSISTANCE AUX DÉPÔTS D'ÉCLOPÉS »

Chers petits amis,

Peut-être avez-vous déjà entendu parler de « l'Assistance aux Dépôts d'Éclapés ». Vous savez que les éclapés sont les poilus non blessés, mais très fatigués par leur séjour dans les tranchées. Il existe, dans la zone des armées, environ 150 dépôts où ils peuvent aller se reposer avant de retourner au front. Ils y trouvent, grâce à notre œuvre, de la bonne nourriture, pour aider à les réconforter, des douches, ainsi que des jeux et de la lecture pour les distraire.

Voici une lettre écrite par un de vos petits camarades de l'Ecole de Villevieille. Elle vous ira sûrement au cœur, parce que vous aimez, comme lui, beaucoup votre pays. Ainsi, je lui laisse la parole à ma place :

« Mon Général,

« Comme dans la semaine j'ai été bien sage, Madame l'Institrice m'a chargé de vous écrire, au nom de tous les élèves

de l'école, pour vous envoyer la somme de 6 francs, pour les éclapés de la guerre.

« C'est une petite quête faite parmi nous.

« Je voudrais avoir, moi aussi, dix ans de plus ainsi que mes camarades pour vous offrir, non pas notre petite obole, mais notre sang à la Patrie.

« Veuillez agréer, Mon Général, nos sentiments respectueux.

« André AIGON,

« de l'école de Villevieille (Gard) ».

Si vous vouliez aussi faire quelque chose pour les éclapés, vous leur feriez grand plaisir en leur envoyant des jeux : dames, lotos, dominos, quilles, boules, etc., etc.

M<sup>me</sup> Jules Ferry ou le Général de Lacroix vous enverraient une belle carte postale reproduisant l'aquarelle du peintre militaire Scott.

Adresser les dons à : « l'Assistance aux Dépôts d'Éclapés », 72, avenue des Champs-Élysées, ou aux bureaux du Journal.

## EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

### CAPUCHON POUR FRISETTE

— Tu parais toute soucieuse, petite Christiane, qu'est-ce qui te préoccupe si fort?

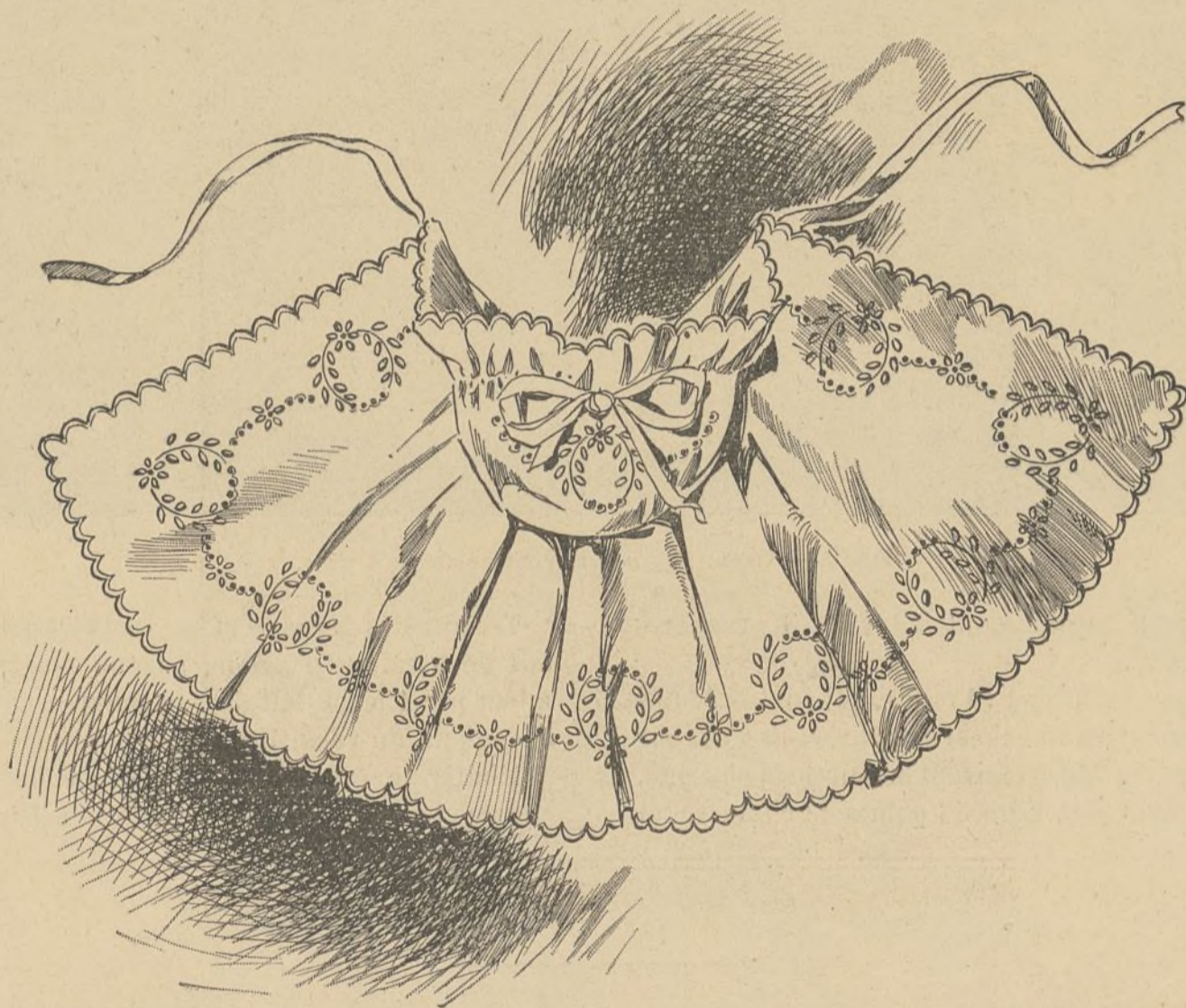
— Je ne suis pas soucieuse, tante, je cherche seulement ce que je pourrais bien faire pour ma poupée.

— Tu es une digne petite maman, qui pense

forme, et en laissant 1 centimètre de tissu depuis le bord du papier.

Ceci fait, tu dessineras ce petit feston et au-dessus, une série de petites couronnes que tu broderas au point de bouclette.

Le capuchon est garni de même. Au bord de



beaucoup à sa fille, c'est très bien cela!

Voyons, cherchons ensemble! N'aimerais-tu pas lui faire un vêtement pour la campagne?

— Si, tante, je veux bien, c'est une bonne idée. As-tu un modèle?

— J'ai un petit vêtement à capuchon tout à fait gentil, te plaît-il?

— Oui, tante, il est tout à fait gentil, en effet.

— En voici le patron, il compte deux parties : la pèlerine et le capuchon.

On pose le bord droit fil du patron sur le pli de l'étoffe. Tu couperas tout autour, en suivant bien la

celui-ci, devant et à l'envers, tu coudras un petit ruban, à points de côté, dans lequel tu passeras ensuite un ruban qui formera coulisse en se nouant sur le dessus de la tête.

— Comment faut-il coudre le capuchon, tante?

— Tu poseras le bord de celui-ci contre le bord de l'encolure de la pèlerine, l'endroit des deux l'un contre l'autre, puis à l'envers, tu les réuniras à points de côté. Tu borderas ensuite avec un étroit ruban, pour éviter que le tissu ne s'effiloche.

Le vêtement ferme à l'aide de deux rubans fixés à l'encolure.

## LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

— Oncle Fred, raconte-nous des histoires sur les sous-marins.

— Si vous croyez que j'ai, comme cela, des histoires de sous-marins plein mes poches, vous vous trompez, mes enfants! Et puis, avant de parler des sous-marins, il faudrait au moins savoir ce que c'est.

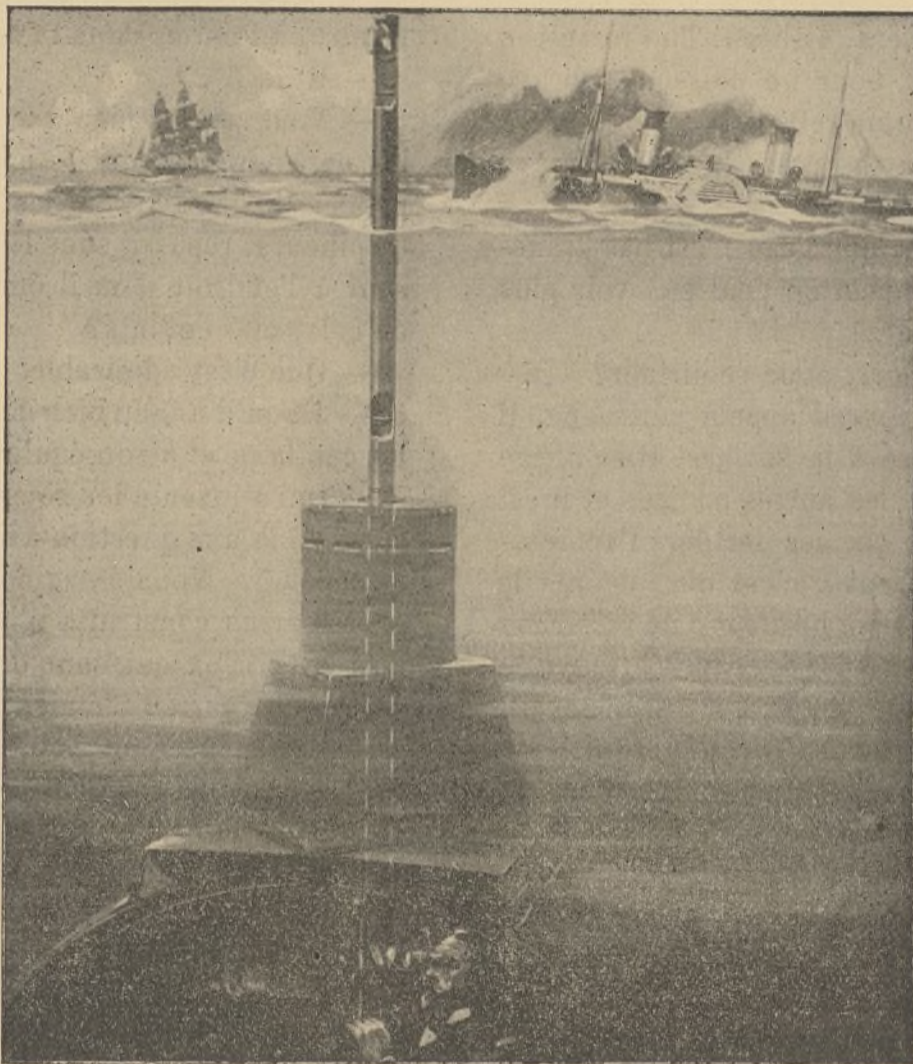
— Oh! nous le savons tous, oncle Fred. Depuis le commencement de la guerre, ces bateaux font tant parler d'eux!

trés à l'intérieur et ont bien fermé tous les panneaux.

— Très bien, Jacques. Mais sauras-tu me dire comment le sous-marin s'enfonce?

— Au moyen de ses machines.

— Non, ce ne sont pas ses machines qui peuvent lui permettre de se promener à volonté sur l'eau ou sous l'eau. Réfléchis un peu. Pourquoi un bateau flotte-t-il?



Sous-marin. Le périscope.

— D'accord! mais ce n'est pas suffisant pour que vous en ayez une idée exacte. Voyons! qui peut me faire la description d'un sous-marin?

— Moi, oncle Fred! C'est un long bateau qui peut naviguer à la surface de l'eau, mais qui peut aussi complètement disparaître en dessous. C'est pour cela qu'on l'appelle un sous-marin. Il est divisé en plusieurs cases dont plusieurs sont réservées aux machines; les autres sont destinées aux marins qui n'y ont pas beaucoup de place! Mais ils ne restent jamais très longtemps sous l'eau. Chaque fois que cela est possible, le sous-marin revient à la surface et l'équipage se repose et respire sur le pont. Ce n'est que lorsque le bateau ne veut pas être aperçu qu'il s'enfonce après que tous les marins sont ren-

— Parce qu'il est plus léger que l'eau.

— Pourquoi sombre-t-il quand un obus, par exemple, perce sa coque?

— Parce que l'eau pénètre à l'intérieur et le rend plus lourd.

— Eh bien, c'est pour cette raison-là que le sous-marin peut disparaître dans les profondeurs de la mer. Dès que le commandant veut faire une plongée, il donne l'ordre d'ouvrir de grandes portes par lesquelles l'eau se précipite dans l'intérieur du bateau.

— Mais, alors, que deviennent les marins?

— Les marins n'ont rien à craindre, Simone, car l'eau n'envahit pas toutes les parties du navire, elle ne pénètre que dans deux chambres appelées ballasts qui se trouvent à chaque extrémité du bâtiment.

Quand ces deux chambres sont pleines, le sous-marin s'enfonce comme un caillou que tu jetterais dans un seau d'eau. Seulement, il ne va pas jusqu'au fond de la mer. Je crois qu'il ne dépasse pas une profondeur d'une vingtaine de mètres.

— Oh ! que j'aimerais aller dans un sous-marin ! Ce doit être bien amusant de voir les poissons chez eux !

— Tu dis des bêtises, Jean ! On ne voit pas plus de poissons quand on est dans un sous-marin que quand on se promène sur la place de la Concorde.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils se sauvent, d'abord. Tu t'imagines donc que c'est rassurant, pour un poisson si brave soit-il, une machine comme celle-là ?

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Et l'autre raison, oncle Fred ?

— L'autre raison c'est que l'eau n'est pas transparente et qu'un sous-marin ne peut pas voir plus loin que le bout de son nez !

— Comment fait-il, alors, pour se diriger ?

— Au moyen d'un appareil appelé périscope, il peut voir ce qui se passe à la surface. Il se dirige donc aussi aisément que les autres navires et il est d'autant plus redoutable que ces derniers l'aperçoivent difficilement. La preuve, c'est que, depuis le commencement de la guerre, beaucoup de vaisseaux ont été coulés en quelques minutes sans s'être rendu compte un seul instant du danger qui les menaçait. A ce propos il faut que je vous raconte l'exploit du sous-marin anglais qui a réussi, ces temps derniers, à détruire le cuirassé turc *Messoudieh* qui se croyait bien à l'abri dans la mer de Marmara.

— Oh ! oui, raconte, oncle Fred.

— Vous savez bien où est la mer de Marmara ?

— Oh ! oui !

— Quel détroit faut-il traverser pour y arriver ?

— Les Dardanelles, voyons !

— Très bien. Je commence. Il y avait une fois...

— Comme dans les contes de fées ?

— Comme dans les contes de fées, si vous voulez.

Mais ce que je vous raconte est bien plus beau encore qu'un conte de fées, parce que c'est vrai. Donc, il y avait une fois un sous-marin anglais qui s'appelait le *B-2* et qui était commandé par le capitaine Norman Holbrock. Ce sous marin qui veillait à l'entrée des Dardanelles, ou plutôt son capitaine, apprit un beau jour que le cuirassé turc *Messoudieh* se trouvait au bout du détroit, dans la mer de Marmara. L'idée lui vint immédiatement de faire sauter ce *Messoudieh* ennemi. Mais l'entreprise était difficile. Devinez-vous pourquoi ?

— Parce qu'il y avait des mines dans le détroit.

— C'est juste et aussi parce qu'il fallait voyager

pendant neuf heures en plongée, ce qui est beaucoup !

Malgré ces difficultés, l'expédition était si tentante que le capitaine résolut de la risquer. Il prit toutes ses dispositions pour ne rien laisser au hasard et, quand il fut à peu près certain du succès, il donna l'ordre au mécanicien de plonger et de filer à toute vapeur vers les Dardanelles. Une fois dans le détroit, le capitaine manœuvra si habilement qu'il parvint à passer en-dessous des mines et qu'il finit par arriver assez près du *Messoudieh*, qui ne se doutait de rien, pour lui envoyer une bonne torpille... Il se produisit alors un fracas terrible ! Le cuirassé sauta et retomba en miettes dans la mer.

— Et le *B-2* ?

— Vous pensez bien que le *B-2* n'attendit pas que les ennemis vinssent le féliciter ! Il reprit bien vite le chemin des Dardanelles, poursuivi par plusieurs torpilleurs, repassa sous les mines et revint sain et sauf à l'endroit d'où il était parti. Que dites-vous de cela, mes enfants ?

— Que c'est admirable, oncle Fred !

— Et qu'il a fallu bien du courage et du sang-froid au capitaine et à son équipage.

— Qui a inventé les sous-marins, oncle Fred ?

— Voilà une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Vous imaginez bien que les premiers sous-marins construits n'avaient qu'un vague rapport avec ceux qui sont devenus de si redoutables engins de guerre ? C'étaient de très imparfaites machines, curieuses au point de vue du progrès réalisé, mais qui n'auraient pu rendre que peu de services dans la pratique.

Le premier sous-marin, si je ne me trompe pas, fut construit à Rotterdam vers l'année 1650. Cela remonte déjà pas mal loin, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui. Je croyais, moi, que c'était une invention du dix-neuvième siècle.

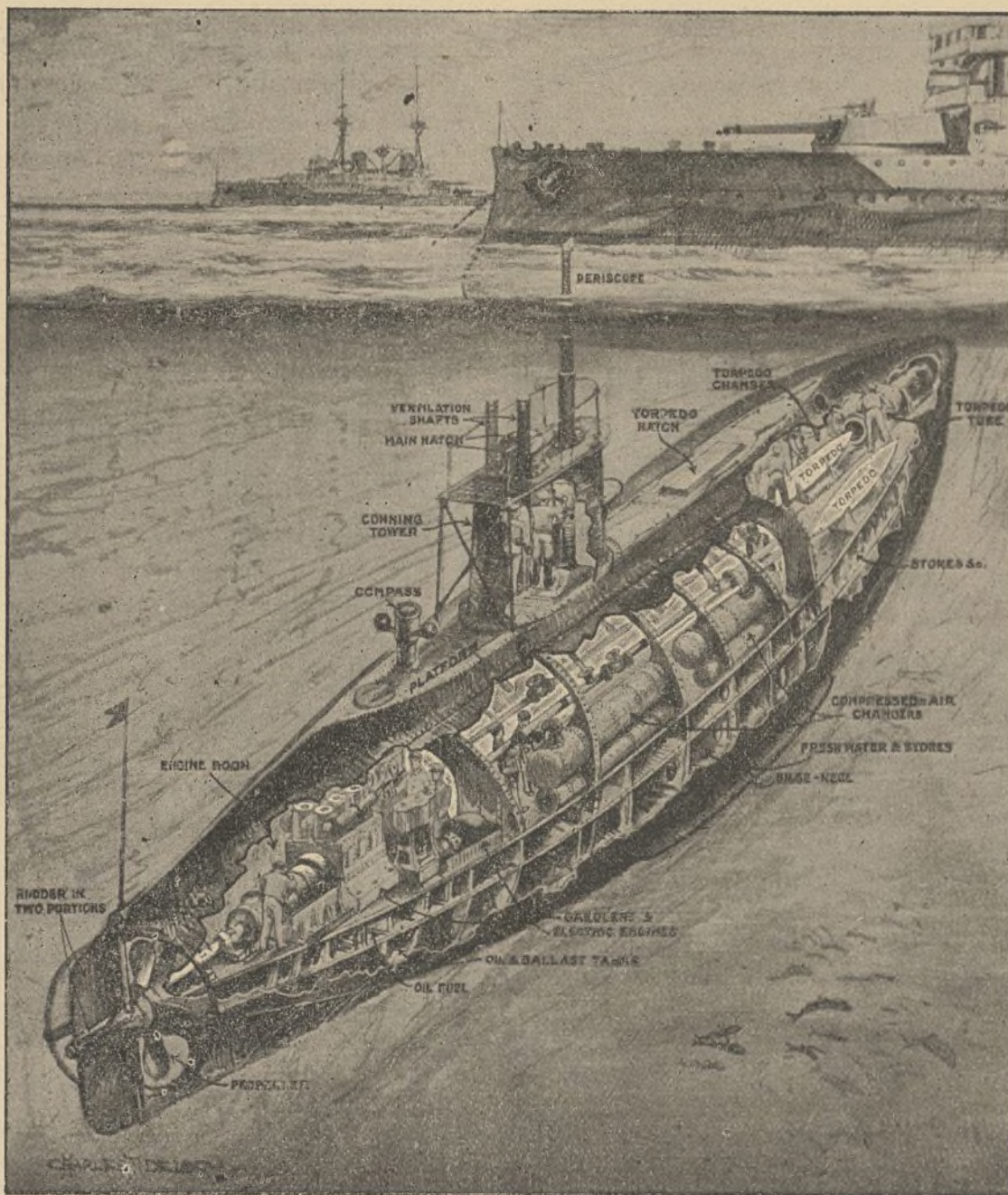
— Il s'en faut de cent cinquante ans, Denise. C'est pendant la guerre de l'Indépendance américaine, en 1776, que se place le premier exploit des sous-marins. Un de ces navires, construit par un nommé Bushnell, réussit à s'approcher d'une frégate anglaise et à la torpiller. C'était un tout petit bateau qui n'avait que 2 mètres de diamètre et dont les machines, au lieu d'être mues à la vapeur ou à l'électricité, étaient actionnées à la main. Vous voyez si c'était primitif comme organisation !

Au commencement du dix-neuvième siècle, Fulton, qui s'était déjà distingué par l'invention des machines à vapeur, construisit un *Nautilus*, beaucoup mieux compris que les précédents, mais ce n'était pas encore la perfection. On crut l'avoir atteinte en France, en 1863, avec le *Plongeur* qui était, pour l'époque, un sous-marin énorme de

42 mètres de long: mais ce n'est qu'en 1888 que fut construit le *Gymnote* qui avait, lui, toutes les qualités que nous admirons dans les sous-marins modernes.

— Combien avons-nous de sous-marins en France, oncle Fred?

tique, mais il ne put en sortir et fut capturé par l'ennemi avant d'avoir pu causer de dégâts. Fort heureusement, cet échec a été vengé par un autre sous-marin qui a réussi à endommager très sérieusement le *Viribus-Unitis*, un des plus grands cuirassés autrichiens.



La disposition intérieure d'un sous-marin.

— Je ne le sais pas exactement, mais je peux vous dire que, dans le monde entier, il y en a environ quatre cents, si l'on compte ceux qui sont actuellement en construction et qui seront bientôt terminés. L'Angleterre, depuis le début de la guerre, en a perdu trois, la France, deux.

— Lesquels?

— Le *Curie* et le *Saphir*.

— Que leur est-il arrivé?

Le *Curie* avait réussi à pénétrer dans le port autrichien de Pola situé au fond de la mer Adria-

— Mais l'Allemagne a perdu aussi des sous-marins, oncle Fred?

— Trois, à ce qu'on croit: les U-15, U-9 et U-18.

Elle en possédait vingt-sept au commencement de la guerre et en avait six en construction. Ces bâtiments ont à leur actif quantité d'actes répréhensibles tels que l'attaque de navires marchands ou de navires portant des passagers civils qui devraient n'avoir rien à craindre des vaisseaux de guerre. Aussi ont-ils mérité le surnom de « pirates » qu'ils conserveront éternellement.

## LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)

Alors nous l'avons ramené au château et, comme je lui donnais la main, il disait tout le temps :

— Moi prisonnier de la pétète fille française qui croyait moi Boche! *Dear my* (1)!

Mademoiselle m'a raconté que, dans son pays, ce soldat est un prince qui a quarante femmes.

Paul-André a trouvé que je pouvais maintenant raconter partout cette aventure, parce que je suis une vraie héroïne de roman; car, si le prince Hindou n'avait pas déjà eu quarante femmes, il a dit qu'il m'aurait sûrement demandée en mariage.

*Les Rosiers, 15 avril.* — Je reviens avec Paul-André d'une expédition périlleuse. Le pays où se trouve le château de grand-mère n'est pas très loin de l'endroit où papa dirige un parc d'artillerie. Mais comme c'est défendu aux officiers de recevoir leurs femmes et leurs enfants, voilà ce que nous avons fait pour aller embrasser notre petit papa, que nous n'avions pas vu depuis Noël. Hier matin, de très bonne heure, le père Bidet est venu nous chercher, mon frère et moi, dans sa carriole. Tous les huit jours, il s'en va du côté où l'on se bat porter des œufs et du lait, quelquefois aussi des petits cochons. C'est pour ravitailler l'armée. Hier donc, à cinq heures du matin, il nous a cachés au fond de sa carriole, dessous des bottes de paille, en

nous recommandant de ne pas bouger, de ne pas parler, de ne pas remuer même le petit doigt, quoi qu'il arriverait.

— Si on me demande ce que je porte là-bas, a-t-il dit, je leur z'y répondrai : « Bé dame! des œufs et du lait, comme j'ons l'habitude. » Mais si vous bougez et faites du bruit, je serai obligé de répondre que ce sont quasiment des petits go-rets.

Et il s'est mis à rire, tout en bourrant sa pipe.

Paul-André a trouvé que le père Bidet était vraiment peu aimable dans la façon de nous traiter, aussi nous nous sommes bien promis de ne pas broncher. Ah! bien, oui! c'est commode à dire, ces choses-là, quand on ne sait pas ce que c'est! A peine enfouie dans la paille, où on

avait une chaleur terrible et où on étouffait *quasi-ment*, comme dit le père Bidet, je sens quelque chose qui me chatouille et qui grimpe, grimpe le long de mon cou. Moi qui ai si peur des araignées et des sauterelles, ou de toutes ces bêtes qu'on voit à la campagne, je commence à être très émotionnée. J'essaye tout bas, tout bas, d'appeler Paul-André. Enfin il entend et répond, furieux :

— Tais-toi donc, tu sais bien qu'il ne faut pas parler.

— Mais j'ai une bête qui me grimpe dans le cou...

— Tâche de l'attraper.

— Oh! non, j'ai trop peur! Est-ce que tu crois que c'est une araignée?

— Non, ça doit être un cancrelat.



Nous avons vu des soldats qui transportaient...

(1) Pauvre moi.

Bonté divine! Un cancrelat? Qu'est-ce que c'est que ça? me dis-je. Je n'avais jamais entendu parler de cette bête-là.

— Est-ce que ça mord?

— Des fois, répond mon frère, avec un petit rire qui me donna envie de lui envoyer au plus vite cet animal sur le nez, pour qu'il puisse voir par lui-même si c'était si drôle que ça.

Probablement que j'exécutai alors, sans m'en douter, des mouvements dont le père Bidet s'aperçut, car aussitôt il s'écria :

— Eh! là-bas, voulez-vous rester quasiment tranquilles.

Je fus très vexée d'être traitée de la sorte, et je ne bougeai plus. Du reste, le chatouillement avait cessé, le vilain cancrelat avait fui.

Nous étions probablement arrivés à l'endroit difficile, car la carriole s'arrêta, et j'entendis le père Bidet qui parlait avec quelqu'un et lui expliquait ce qu'il allait faire à X. La carriole repartit sans encombre, et bientôt on nous délivra de notre prison, car nous étions à X. Paul-André

s'était endormi, et il fallut le secouer très fort pour le réveiller. Nous nous trouvions dans un petit village où on ne voyait que des soldats, et encore des soldats, qui transportaient des grandes miches de pain, des sacs de pommes de terre, des carottes, des choux. J'ai vu un des autobus de Paris avec, dedans, des grands quartiers de viande pendus au plafond et des moutons entiers qu'on transportait de l'abattoir. Puis, tout à coup, est arrivée une auto à couvercle, toute peinte drôlement, avec des feuilles et des branches dessus, on aurait dit un arbre qui marchait, et papa en est sorti. Mais il a fallu lui dire : « Bonjour, Monsieur », et il m'a répondu : « Bonjour, Mademoiselle. » Ce que nous avions envie de rire! Il m'a expliqué que son auto était maquillée de façon, lorsqu'elle stationnait au

milieu des bois et des prés de la campagne, à être prise pour une touffe de verdure par les aviateurs allemands. C'est ça qui est malin! Il paraît qu'on peint ainsi les canons et les trains blindés, avec la couleur des arbres et de l'herbe, pour tromper la surveillance des *taubes*.

Nous sommes restés avec papa toute la matinée. Il nous a montré dans le village une cuisine où l'on prépare le repas des soldats, qu'on leur porte ensuite dans de grandes marmites dans leurs tran-

chées, où nous n'avons pas pu aller parce qu'il y pleut des balles. De loin, nous entendions très bien le canon, et papa disait : « Ça, c'est les Allemands, ça c'est les Français! » J'ai vu aussi l'endroit où on met les obus et les munitions; la salle où on trie la correspondance et les paquets apportés par la poste. J'ai vu tout cela, comme les vrais soldats, et je puis dire que je suis allée au front moi aussi. Mais il ne faut pas le répéter, sans ça on punirait papa. Alors je ne l'ai raconté à personne, et, quand nous sommes rentrés aux *Rosiers*,

et qu'on m'a demandé ce que j'avais vu, j'ai répondu que je ne pouvais pas le raconter, parce que c'était un secret de guerre. Maman m'a dit que c'était très bien de savoir garder un secret. J'ai seulement écrit cela dans mon journal, mais maintenant je n'en parlerai plus.

Aujourd'hui, c'est le tour de maman d'aller voir papa. Elle s'est habillée avec le costume de Française. Elle était bien drôle en paysanne avec son bonnet blanc.

Naturellement, j'ai raconté à Mademoiselle l'histoire du cancrelat, ça ce n'est pas un secret de guerre, et je lui ai demandé ce que c'était que cette bête-là. Elle m'a dit qu'il n'en existait pas en France, mais seulement en Amérique, et que cela ne peut être que dans les bateaux ou les ports de mer, qu'on



Chacune des jeunes filles dans son petit sac...

en trouve quelquefois. Paul-André s'était donc trompé, cela devait être une araignée! Quelle horreur! Je l'ai échappé belle. Aussi je puis bien dire que j'ai couru moi aussi des dangers en allant au front.

Paris, 18 avril. — Il a fallu se lever encore de bonne heure aujourd'hui pour prendre le train qui devait nous ramener à Paris. Les vacances de Pâques sont finies. Maintenant on doit recommencer à travailler en attendant les grandes vacances. Comme il n'y a plus de pendules au château, Paul-André espérait qu'on oublierait l'heure du départ et qu'on rate-rait le train. Ce qui nous aurait fait une journée de plus *Aux Rosiers*. Mais grand'mère et maman ont des montres qui marchent toujours bien à l'heure et qui ne s'arrêtent jamais. Tandis que les pendules du château qui étaient de vieilles pendules ne marchaient pas! C'est bien fait pour les Boches! Nous avons donc été tous prêts à temps; Paul-André voulait emporter les grosses bottes que Baptiste avait ramassées après le départ des Allemands, ainsi que des capotes d'uniformes de Bava- rois et des sabres, cela aurait fait très bien dans notre musée. Mais maman les a trouvées trop sales..., surtout les bottes! Alors nous avons seulement pris un petit panier d'osier qui contenait des obus prussiens et un casque à pointe presque neuf.

A la gare, voilà que nous nous trouvons nez à nez avec des prisonniers prussiens qui débarquaient d'un train. Je n'avais jamais vu les fils de l'Ogre de tout près. Ça m'a fait une drôle d'impression. Plutôt mauvaise! ils étaient entourés de soldats et de gendarmes. Il y en a un qui nous a montré le poing, en criant des choses que je n'ai pas comprises. Je n'ai rien répondu; je ne lui ai pas tiré la langue, parce que je suis bien élevée, comme toutes les petites Françaises.

25 avril. — Je suis marraine! Pas d'un bébé

joufflu et rose, mais d'un grand bonhomme qui a une barbe noire et des poings solides : *un poilu*, comme on dit. Je ne le connais pas, mais je l'ai adopté pour lui écrire toutes les semaines et lui envoyer des petits paquets de chocolat et de tabac. Il s'appelle Henri Tournesol. Il n'a pas de famille. Alors moi je suis à la fois son père, sa mère et sa petite fille. Mon pupille va être très content, comme vous pensez, d'avoir quelqu'un qui s'occupera de

lui et qui pensera à lui souhaiter bonne chance. Il se bat là-bas, très loin, dans l'Argonne. Je l'appelle mon cher fileul, dans la première lettre que je lui ai écrite, pour lui annoncer que je suis sa marraine. On m'a raconté que le pauvre garçon était très malheureux, parce qu'il ne recevait jamais ni paquets, ni lettres, tandis que ses camarades, autour de lui, ouvraient joyeusement leurs colis et les petites enveloppes adressées à leurs noms. Il y en avait bien qui partageaient quelquefois leurs envois avec lui, mais cela n'était pas la même chose que s'il les avait reçus vraiment. Je comprends cela! C'est si amusant de recevoir des lettres à son nom et d'ouvrir des paquets dont il

faut couper les ficelles et développer le papier! Souvent, quand les autres soldats lui disaient :

— Tu n'as donc pas de famille, pas d'amis, qu'on ne t'écrit jamais?

Il répondait tristement :

— Je n'ai qu'une amie, ma pipe!

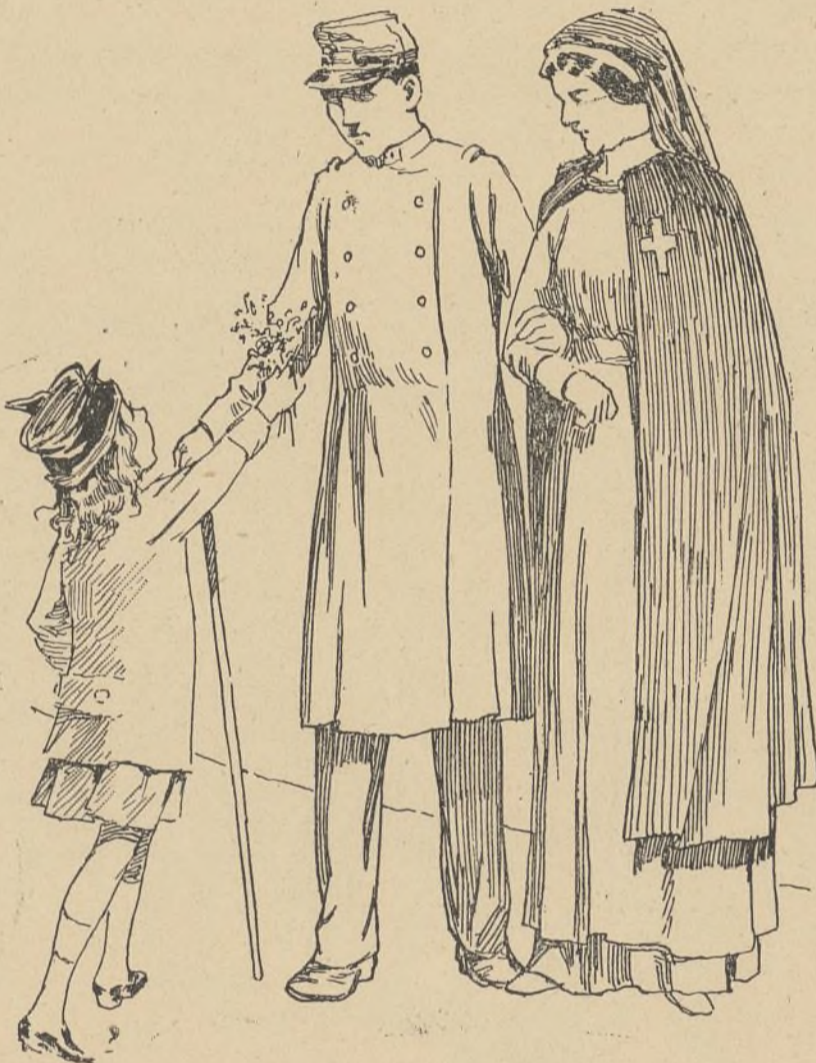
Mais une pipe, ça ne vous écrit pas de lettres, ça ne vous envoie pas de bons chocolats!

Alors, un jour, le capitaine de sa compagnie lui dit :

— Ça vous ferait-il plaisir d'avoir une marraine?

— Vous me prenez donc pour un marmot, mon capitaine, a répondu Tournesol, je ne suis plus en nourrice, malheureusement, et il y a belle lurette que la brave femme est morte.

— Eh bien! reprit l'officier, vous allez avoir une



Tenez, brave soldat...

autre nourrice qui va s'occuper de vous, bien qu'elle ne vous connaisse pas.

Et, huit jours après, le brave Tournesol recevait un colis contenant des paquets de chocolat, biscuits, pain d'épices, un saucisson et du tabac. C'est moi qui ai fait l'emballage avec Mademoiselle, dans un de mes cartons de robes, puis nous avons cousu de la toile blanche autour et j'ai mis l'adresse en belle ronde. En même temps, je lui ai écrit une petite lettre..., et maintenant j'attends avec impatience ce qu'il va me répondre!

30 avril. — Nous avons vu l'autre jour, place de la Concorde, quelque chose qui m'a bien amusée. Devant nous marchaient cinq petites ouvrières, qui sortaient d'un atelier de la rue de la Paix où l'on travaille en ce moment pour les soldats, et où on ne fait plus de belles robes de soie et de velours, parce que les dames de Paris ne vont plus au bal ni en visites, à cause de la guerre. Ces petites ouvrières étaient très gaies et elles riaient à ce que l'une d'entre elles racontait. Tout à coup, en sens inverse, est arrivé un soldat. Il marchait en s'appuyant sur une canne, et sa capote toute déchirée avait un bras vide attaché par une épingle. Sur la poitrine, il portait une belle médaille avec un ruban jaune. Et voilà que les cinq petites ouvrières qui riaient se taisent en le regardant, s'arrêtent et lui barrent la route. Le soldat étonné s'arrête aussi. Et alors chacune des jeunes filles fouille dans son petit sac, ouvre son porte-monnaie et renverse tout son contenu dans la main du brave militaire qui pleurait un peu, et qui les a toutes bien remerciées en les embrassant sur les deux joues. J'ai dit à Mademoiselle :

— Est-ce qu'il les connaissait? Est-ce que ce sont ses filles? Car j'avais vu que le soldat était un peu vieux et avait des cheveux gris.

— Non, m'a répondu mon institutrice, ce sont des petites Françaises qui viennent de faire une bonne action. Alors j'ai bien regretté de n'avoir

pas fait aussi comme elles..., mais je n'aurais pas osé.

1<sup>er</sup> mai. — Ce matin, pour le 1<sup>er</sup> mai, j'ai reçu une lettre de mon filleul qui m'a envoyé un bouquet de muguet cueilli dans la forêt de l'Argonne où on se bat! Il m'a beaucoup remerciée de bien vouloir être sa marraine et il me demande une paire de chaussettes et des mouchoirs. Il ne sait pas s'il doit me dire : « Merci, Madame » ou : « Merci, Mademoiselle », et si je suis jeune ou vieille. C'est ça qui m'a fait rire!!!

Cet après-midi, en passant place du Trocadéro, nous avons assisté à la sortie de la matinée donnée aux soldats blessés. La foule, massée sur les trottoirs, a acclamé tous ces héros. Il y en avait qui étaient soutenus par des infirmières et qu'on avait transportés en voitures d'ambulances. D'autres qui s'installaient dans les grands autos-cars. Ils riaient, ils chantaient, ils ne pensaient plus à leurs blessures. Tous avaient un petit bouquet à leurs boutonnières! Un petit bouquet de muguet qui porte bonheur. Un seul, que j'ai aperçu tout à coup, n'en avait pas. Il marchait en tâtonnant, avec sa canne, au bras d'une infirmière. Il était tout jeune, tout jeune, sans barbe ni moustache..., et, comme il passait tout près de moi, je lui ai dit :

— Tenez, brave soldat, voici mon bouquet de muguet, puisque vous n'en avez pas!

— Merci, Mademoiselle, m'a-t-il dit... J'en avais un tout à l'heure, mais je ne l'aurai pas vu tomber.

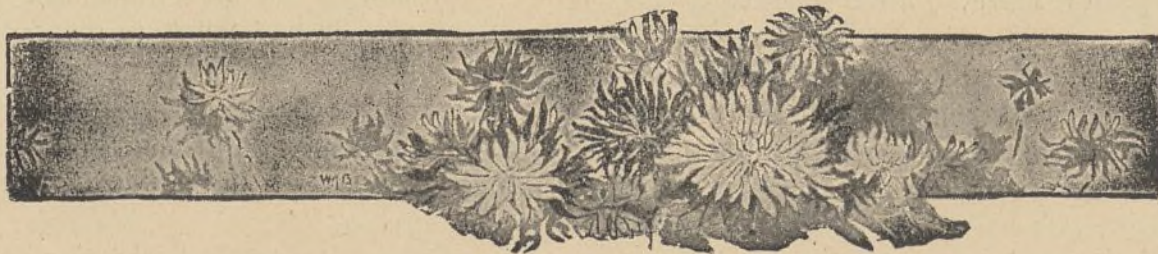
Et il a eu une larme dans les yeux en disant cela. Mademoiselle ne m'a pas grondée, au contraire, elle m'a dit que j'avais bien fait, et comme je lui demandais ce qu'avait ce soldat qui ne paraissait pas blessé, elle m'a dit :

— Il est aveugle, Pitchounette.

Et ça m'a fait beaucoup de peine.

HERCÉ.

(A suivre).



## CAUSERIE DE GRAND'MÈRE

Petites amies,

De longs mois se sont écoulés depuis notre dernière causerie. Mois de tristesses, d'angoisses pour toutes; de deuil, hélas! pour beaucoup d'entre vous! A toutes, grand'mère envoie sa tendresse émue. Puis, en ces pages, elle voudrait, à chacune, dire ce que doit faire, à l'heure présente, une petite Française, pour être digne de ces héros innombrables qui pâtissent dans les tranchées, dans les bois où le printemps s'éveille ou qui combattent sous le feu meurtrier des balles et des obus.

Car ces jours douloureux créent des devoirs nouveaux, et il n'en est pas une, jusqu'à la plus petite d'entre vous, qui ne veuille remplir ces devoirs de toute l'ardeur de son cœur généreux.

Déjà, tante Patience vous enseigne à travailler pour nos soldats, voulez-vous que nous cherchions ensemble ce que doivent être les fillettes de France, pendant la grande et terrible guerre de 1915?

Tout d'abord, il faut qu'elles apprennent à se passer du superflu, à se priver de ces mille gâteries dont elles ont pris l'amollissante habitude.

Ainsi fit Gourmandinette. Son histoire n'est pas un conte, elle est vraie, elle est d'hier...

Donc, Gourmandinette était, comme vous, une fillette de sept à huit ans, choyée de son papa et de sa maman.

C'était une remuante petite personne, aux grands yeux bleus, vifs, aux longues boucles brunes nuancées. Elle ne se tenait tranquille qu'à table, surtout à l'approche du dessert, car elle aimait tant les bonnes choses, que, rien qu'à les voir, ses yeux brillaient plus fort et que sa langue passait complaisamment sur ses lèvres très rouges.

A cause de cela, papa et maman l'avaient surnommée Gourmandinette; vous pensez bien que ce nom ne figure pas au calendrier.

Ce surnom, elle le méritait : dès le matin, comme un furet, elle se glissait à l'office, pour entendre les ordres que maman donnait à la cuisinière; de là, elle passait à la salle à manger, où tout doucement, elle surveillait, du coin de l'œil, l'ordonnance des compotiers et des petits fours.

Fréquemment elle questionnait maman :

— Quand aurons-nous de la crème au chocolat?

— Tu sais, petite mère, j'aime beaucoup les meringues!

Les événements de famille mêmes s'échelonnaient, pour elle, par le souvenir de tartes pralinées servies chez l'oncle Jacques, d'îles flottantes mangées chez grand'mère ou de compotes délicieuses, qui se disputaient ses faveurs, chez grand'mère Zi.

Aussi, en rentrant à la maison, son gai papa moqueur lui demandait chaque jour :

— Gourmandinette, qu'avons-nous à déjeuner ce matin?

A quoi la petite répondait sans sourciller, énumé-

rant le menu, qu'elle accompagnait de signes de joie quand il était de son goût.

Mais la guerre est venue et, le 3 août, le papa de Gourmandinette est parti, après l'avoir serrée bien fort contre lui et l'avoir regardée longuement, oh! si longuement, que la petite n'oubliera jamais ce regard.

Gourmandinette n'a pas très bien compris ce mot de « guerre », qu'on répète autour d'elle. Elle a pleuré, cependant, parce que son papa aimé s'en allait et que sa petite mère pleurait.

Puis, la vie a repris son cours, triste comme s'il y avait quelque chose de cassé dans la maison, et surtout dans le cœur de maman...

Impossible de parler de menus, de crème au chocolat ou de tartes variées, maman semble absente.

Seules des lettres, — des lettres sans timbre, — sont venues apporter un peu de joie. Souvent, en les lisant, maman s'est écriée :

— Pauvre papa, il ne fait pas chaud!... Et ses soldats aussi ont froid!

Et maman tricote, crochète, n'a de sourire qu'en fermant des paquets où s'engouffrent vêtements, tabac, chocolat.

— C'est pour papa, c'est pour ses soldats, explique-t-elle. Gourmandinette, ne leur envoies-tu rien?

Que pourrait envoyer la fillette aux troupiers? Souvent, elle se le demande... Ses menottes maladroites ne savent manier ni l'aiguille ni le crochet... Ah!... elle a les petits sous que lui valent chaque jour ses bons points et dont maman lui laisse la libre disposition. Elle aussi pourra acheter du tabac, des bonbons pour les braves qui se battent et dont on parle tant autour d'elle.

Oui, c'est bien décidé.

— Tu vois, Alix, dit-elle à sa petite sœur, ouvrant avec précaution son joli porte-monnaie de cuir rouge, ces petites pièces blanches, c'est pour acheter du tabac à papa et à ses soldats.

Alix approuve toujours son aînée; une fois de plus, elle répond en zézayant légèrement :

— Oui, c'est pour les soldats, et ils pourront chanter aux méchants boches :

J'ai du bon tabac, dans ma tabatière,  
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas!

Ces belles résolutions prises, les deux sœurs font leur promenade journalière. Les grandes cousines rencontrées fortifient Gourmandinette dans ses beaux projets.

— Moi, dit Thérèse, je remplis de cartes postales, de bonbons, de tout ce qu'on me donne, des boîtes, sur lesquelles François et Jean dessinent, soit un coq gaulois, soit un cavalier, et j'envoie ces jolies surprises à nos chasseurs. Ils sont si contents!



Elle surveillait du coin de l'œil l'ordonnance des compotiers.

— Oh ! oui, reprend Marguerite, l'un d'eux m'a écrit une belle lettre. C'est un orphelin. Il me dit qu'il n'a plus ni maison, ni maman, mais qu'il se bat bien pour que je conserve, moi, ma petite mère et ma demeure.

Gourmandinette est tout oreilles à ces récits, tout cœur à la pensée de faire bientôt de superbes envois.

Hélas ! à côté de la maison qu'habitent les fillettes s'étale la devanture d'un pâtissier.

Et voilà qu'en rentrant les deux petites sœurs s'attardent, comme chaque jour, à contempler les gâteaux et les bonbons.

— Oh ! regarde celui-ci, on dirait un champignon, fait Alix.

— Et celui-là un bateau plein de crème... Ce doit être bon ! ajoute Gourmandinette, qui lèche ses lèvres comme un petit chat.

Déjà elle tourne le bouton de la porte, elle entre, suivie d'Alix et de Nounou qui grommelle :

— Vous goûterez là-haut !

— Oh ! ceci est meilleur, je t'assure, Nounou.

Après un premier gâteau, il semble à Gourmandinette qu'elle a plus faim qu'avant ; sans embarras, elle saisit le champignon tentateur et, pour se mettre à l'aise, partage fraternellement avec Alix.

— Et les soldats ? interroge la cadette.

— Tais-toi, ce sera pour demain ! répond Gourmandinette, qui paie de ses précieuses piécettes et referme le joli porte-monnaie très aplati.

Mais, en montant l'escalier, la fillette n'éprouve aucune joie : ce goûter si convoité lui reste dans le gosier.

Et, à cet instant, le facteur lui remet une enveloppe :

— Petite mère, petite mère, une lettre de papa !

Quelques instants après, maman, les yeux humides, murmure à ses mignonnes :

— Papa vous embrasse, mes chéries, il espère que tu es sage, Alix, et que Gourmandinette s'est corrigée en pensant aux petits enfants qui n'ont pas de pain. Pauvre papa, pauvres soldats, perdus dans leurs tranchées, ils ont l'indispensable, mais aucune douceur !

Maman s'est tue.

Gourmandinette baisse la tête ; il lui semble que les fameux gâteaux de tout à l'heure l'étouffent.

Le soir, en comptant sa monnaie dans la belle tirelire, cadeau de tante Eloïse, elle soupire :

— Il ne me reste presque plus rien ! Bah ! demain je travaillerai bien pour papa et pour ses troupiers.

Gourmandinette est studieuse, elle apprend facilement, récite ses leçons sans faute, présente des devoirs irréprochables.

Un nouveau trésor remplit sa bourse.

— Tu vois ! dit-elle à sa sœur, ils n'y perdront rien !

Et les deux petites font si bien courir leurs cerceaux qu'au retour elles sont essouffées.

— Reposons-nous avant de monter, suggère Gourmandinette.

Tant est grande la force de l'habitude, qu'elles s'arrêtent devant la fatale vitrine.

— Oh ! regarde, aujourd'hui ce sont de petites pommes de terre en massepain ! s'écrie Alix.

— Et des tartelettes..., et des meringues, fait Gourmandinette pensive, moi, qui les aime tant !

Et après une légère hésitation :

— Si tu veux, nous en partagerons une, une seule, à nous deux.

Et, comme toujours, Alix répond :

— Oui..., seulement une toute petite !

Cette fois encore, la tentation l'emporte ; malgré les protestations de Nounou, les tartelettes suivent les crèmes moussues.

— Oh ! dit la vieille nourrice fâchée, c'est mal en temps de guerre !

Ce cri, la conscience de Gourmandinette le lui répète bien haut, alors que sur le pas de la porte, elle rencontre un jeune soldat éclopé dont les béquilles soutiennent une pauvre jambe déchiquetée, lamentable.

Et le soir, dans son petit lit, elle pleure, elle pleure tant qu'elle peut... Pourquoi ? Parce qu'elle est mécontente d'elle-même ; parce qu'elle sent la

force de sa gourmandise et l'impuissance de ses résolutions; parce qu'elle pense à papa si exposé, auquel elle n'a pas le courage de faire un petit sacrifice!...

Elle sanglote éperdument, tandis que la neige tourbillonne et bat les vitres et que la bise souffle au coin de la rue.

Et voilà qu'une vaillante petite Française s'éveille au fond du cœur endolori de l'enfant qu'une inébranlable résolution pénètre :

— Non, je ne mangerai plus ces vilains gâteaux tant que durera la guerre!

Le lendemain, sa leçon finie, elle tourne la clef de la précieuse tirelire, y enferme sa monnaie, et chaque jour fait de même.

La clef du coffret est attachée à sa chaîne de cou avec ses médailles.

Elle délaisse le joli porte-monnaie rouge au fond de l'armoire, et, quand elle passe devant l'étalage du pâtissier, elle court vite, vite, en détournant la tête. Nounou prétend même que les premiers jours elle se cachait les yeux.

Alix, en vain, la tire par la manche :

— Et les gâteaux?... Un tout petit seulement!...

— Non, non..., après la guerre, répond hâtivement la fillette.

Alix trouve cette guerre terriblement longue.

Est venu le jour où Gourmandinette a appelé maman pour compter son trésor.

Ensemble elles sont allées acheter les paquets de tabac, de cigarettes aux enveloppes jaune, rose, bleu.

De sa grosse écriture, Gourmandinette a écrit : *A papa et à ses soldats, les économies de Gourmandinette sur ses goûters.*

Et l'adresse mise, le paquet est parti là-bas, là-bas, dans l'Est, tout près de la grande cathédrale effondrée sous la mitraille des barbares.

Dans la tourmente de neige, le vaguemestre a gagné les tranchées :

— Lieutenant X., il y a un colis pour vous.

— Pour moi? répond le papa de Gourmandinette.

En voyant la grosse écriture de sa mignonne, il a ri tout d'abord, mais en dénouant les faveurs roses, alors qu'il lit la suscription, il essuie une larme qui glisse sur sa moustache.

Il appelle ses hommes :

— Prenez, mes enfants, c'est ma petite fille qui me les envoie pour vous!

En chœur, ils répondent :

— Oh! ce n'est pas de refus, mon lieutenant, ce qu'elle est gentille, votre petite!

Et plus d'un ajoute d'une voix grave :

— Moi aussi, j'ai une petite fille!

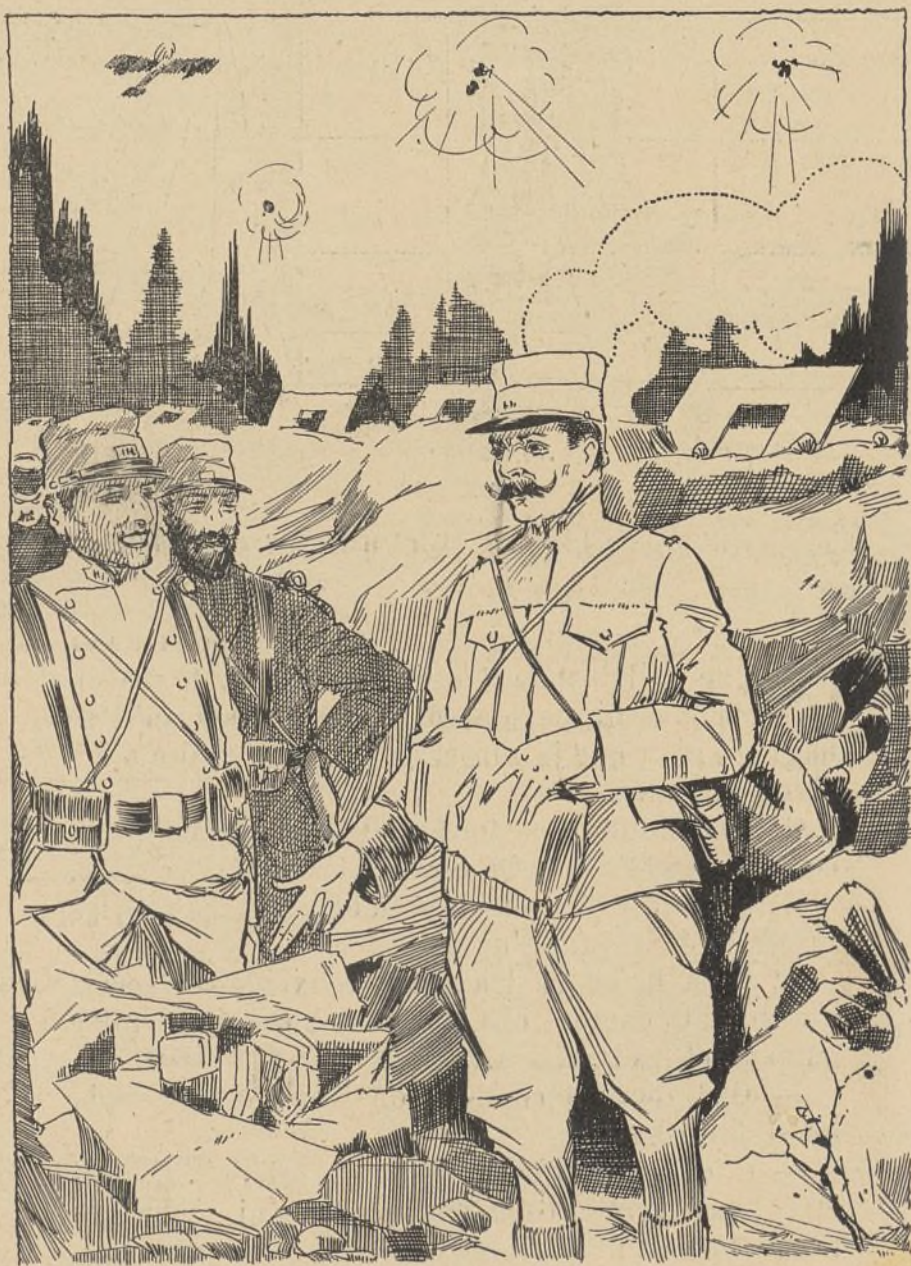
Et maintenant, dans la légère fumée bleuâtre qui monte là-haut, le lieutenant X. est joyeux, il a l'âme en fête : il voit au loin se profiler le cher petit visage de Gourmandinette, mais d'une Gourmandinette changée, devenue une brave, une courageuse petite Française.

Ses hommes aussi rêvent de leurs petits, de leur foyer : leur cœur ne fait qu'un avec celui de leur chef.

Fortifiés par cette communion, leur courage se double; la nuit même, ils s'élancent à l'assaut et enlèvent, victorieux, la tranchée ennemie...

Voilà ce que peut une petite fille.

Grand'mère,  
M. C.



Prenez mes enfants.

BELLA, *écœurée*. — C'en est trop vraiment! M'offrir des vers de terre quand je songe aux productions de nos plus purs poètes, aux admirables tirades de notre grand Racine...

MARGOT. — On dit *une* racine, quand on a été à l'école.

BELLA, *se mettant en colère*. — Oh! il n'est pas permis d'être bête à ce point-là! Va-t'en, tu m'exaspères!

MARGOT, *faussement contrite*. — C'est sûr que nous n'avons point nous comprendre. Bien l'bonjour, mam'zelle Bella. (*Elle fait une révérence.*)

BELLA. — Oh! que le diable t'emporte!

*Margot s'éloigne de Bella et se dirige vers ses seaux qu'elle a laissés au milieu de la cour.*

*Au même moment, un gros chien de berger surgit près de Bella en aboyant très fort et en gambadant comme un animal qui veut jouer. Bella, peu habituée aux animaux, est prise d'une frayeur folle.*

BELLA. — Au secours! Au secours! Margot, sauve-moi!

MARGOT, *se retournant et riant, mais se gardant bien de rebrousser chemin*. — Impossible, mam'zelle Bella, l'diable... y m'emporte!

BELLA. — Oh! Margot! Margot! ma chère petite Margot! Au secours!

MARGOT, *à part*. — En v'là-t-y des cris pour un pauvre chien qui s'amuse (*haut*), j'vous exaspère-t-y encore?

BELLA. — Oh! non Margot! Viens vite, il va me dévorer.

MARGOT. — Pas d'danger, ça joue, ça n'a pas un an! (*Courant vers le chien*). Viens ici, Tom, viens, mon toutou, viens jouer avec moi! Là, sois sage! Tu vois donc pas qu'tu y fais peur à c'te p'tiote.

BELLA, *honteuse*. — Margot..., j'ai été bien peu gentille avec toi tout à l'heure... Si tu voulais l'oublier...

MARGOT. — C'est déjà fait, mam'zelle Bella. Mais, moi-même, j'n'ai point été sans malice...

BELLA. — J'ai dû te paraître si ridicule et si insupportable! Embrasse-moi, veux-tu?

MARGOT. — Pour ça, j'veux ben. (*Les deux poupées s'embrassent.*)

BELLA. — Et puis, maintenant, je vais aller mettre une robe de laine et des sabots, et je t'aiderai, veux-tu?

MARGOT. — J'crois ben! Et vous verrez qu'on n's'élagera point.

*Rideau.*

## FLEURS ET POUPÉE

Dans un joli vase de cristal, un gros bouquet s'épanouissait. Il y avait des lys qui tenaient bien droites leurs têtes blanches, mais les roses, au contraire, laissaient retomber leurs corolles; les marguerites s'inclinaient aussi sur leurs tiges et les bluets paraissaient bien las...

Lolette, une ravissante poupée aux yeux de pervenche et aux cheveux couleur d'épis mûrs, observait le bouquet.

— Comme vous semblez fatiguées, mes pauvres amies, dit-elle aux fleurs après quelques instants.

Les fleurs et les poupées se comprennent admirablement; la marguerite répondit :

— Nous avons été au bal, la nuit dernière, et nous sommes épuisées.

— Vous avez été au bal?

— Mais oui, comme presque tous les soirs.

L'étonnement de la poupée était à son comble.

— Ne vous moquez pas de moi, implora-t-elle.

— Pourquoi me moquerais-je de vous?

— Voyons, les fleurs ne savent pas danser!

— C'est ce qui vous trompe, damoiselle Lolette, interrompit un bluet en s'inclinant vers la poupée. Les fleurs peuvent très bien danser.

— Par exemple, je voudrais bien voir cela! Comment faites-vous?

— D'abord, nous attendons la nuit. Quand l'obscurité est complète et que vous dormez profondément dans votre petit lit à côté de celui de votre maman, nous courons aussi vite que possible à la salle de bal?

— Vous avez une salle de bal?

— Certainement, avec un trône pour le roi et la reine.

— Qui est le roi?

— C'est le plus beau lys; hier, c'était moi, murmura un magnifique lys blanc. Et je vous présente ma reine, la plus jolie rose entre toutes.

Ce disant, le lys se pencha vers une rose d'un coloris délicieux qui se tenait un peu à l'écart sur sa tige si fière. Lolette admirait de tous ses yeux.

— Les roses ont toutes un nom, n'est-ce pas? Voulez-vous me dire le vôtre, madame la reine?

— Volontiers, on m'appelle France.

— Oh! quel beau nom! Comme vous devez être fière! Vous avez dû avoir beaucoup de succès, hier, à

votre bal? Avez-vous beaucoup dansé?

L'œillet prit la parole :

— La reine du bal ne danse jamais, dit-il.

— Pourquoi?

— Parce que ce n'est pas dans nos usages. Le roi et la reine s'asseyent sur leur trône et contemplent leurs sujets.

— Oh! racontez-moi tout, ce doit être si amusant.

— Vous ne le répéterez pas?

— Je vous donne ma parole de poupée de ne souffler mot de tout ce que vous me dites.

— Ecoutez alors! C'est la verveine qui va parler. Elle raconte si bien les histoires.

Une délicieuse fleur de verveine se haussa, au milieu du bouquet, au-dessus de ses compagnes, et dit :

— Voici comment les choses se passent.

Nous nous réunissons toutes sous les tilleuls, au fond du jardin. Le roi et la reine prennent place sur leur trône. Aussitôt les asters et les anémones viennent se ranger en demi-cercle de chaque côté. Alors, les œillets s'avancent avec les orchidées et font une profonde révérence devant le roi et la reine; puis viennent le chèvrefeuille avec la glycine, les bluets avec les marguerites, les asphodèles avec les coquelicots, les hortensias avec les giroflées, les mugnets avec les pervenches, etc., tous s'inclinent devant le roi et la reine, puis se mettent à tourner lentement et gracieusement. Le bal dure toute la nuit et, avant le lever du jour, le roi et la reine donnent le signal du départ. Ils se lèvent, quittent leur trône et traversent toute la salle de bal, tandis que les danseurs et les danseuses les suivent docilement en se donnant le bras.

— Oh! que c'est amusant, dit Lolette en frappant ses petites mains l'une contre l'autre. Ne me permettez-vous pas de me rendre à un de vos bals?

Cette simple question provoqua une grande animation parmi les fleurs.

— C'est impossible! C'est impossible! C'est impossible! fut-il répondu de toutes parts.

— Pourquoi? demanda Lolette.

— Parce que une fée très méchante nous a menacées d'un terrible châtiment si nous transgressions ses ordres. Personne ne doit assister à nos danses.

— Je suis une poupée, je ne suis pas quelqu'un.

— Vous cherchez à nous tromper

en ce moment. Ne savons-nous pas que vous avez un Journal? S'il vous prenait fantaisie de raconter, dans ce journal, ce que vous avez vu? La terre entière le saurait. Tout le monde voudrait surprendre nos distractions et nous n'aurions plus une minute de liberté. Vous êtes fort gentille, Lolette, mais nous ne pouvons faire d'exception pour vous.

— C'est bien dommage, ce doit être si joli!...

### LA DINETTE

Voici la saison des fruits, mignonnes poupées.

Les framboises seront bientôt mûres. Je sais que vous les aimez..., aussi vais-je vous enseigner la recette d'un entremets succulent qui s'appelle : crème aux framboises.

Prenez un demi-litre de belles framboises, mettez-les dans un linge et tordez-les pour en extraire tout le jus; recueillez-le dans une terrine et ajoutez-y un verre de vin rouge. Cassez cinq œufs et séparez les jaunes des blancs. Battez fortement les jaunes, mélangez-y peu à peu le jus des framboises mêlé au vin; incorporez-y 125 grammes de sucre en poudre; mettez le mélange sur le feu et tournez constamment avec une cuillère de bois. Il faut bien faire attention de ne pas laisser bouillir et de retirer dès que la crème commence à épaissir. Passez dans une fine passoire et laissez bien refroidir un peu de temps avant de servir, fouettez fortement les blancs d'œufs en neige dure, ajoutez-

y quelques cuillerées de sucre en poudre; mêlez-les à la crème peu à peu en battant légèrement avec une fourchette. Servez immédiatement, afin que cette jolie crème mousseuse ne retombe pas.

### PETIT COURRIER

M<sup>lle</sup> P. — Merci beaucoup, chère Mademoiselle, d'avoir pensé à Belotte. Mais elle a trouvé une place de secrétaire et est suffisamment occupée ainsi. Elle compte aller vous voir prochainement pour vous remercier. On vous trouve toujours au Journal, de deux à quatre, n'est-ce pas? Peut-être l'accompagnerai-je, si ce n'est pas indiscret, car j'aurais une petite requête à vous adresser... et on m'a dit qu'on n'avait jamais en vain recours à votre bonté. Permettez-moi de vous féliciter pour la bonne ordonnance du journal que vous dirigez avec tant de compétence. Il fait nos délices à toutes! Veuillez agréer mes meilleurs souvenirs. — Pimprenelle.

M<sup>lle</sup> Lucienne Samyn, château des Moulins, Cassel (Nord), désire échanger cartes et recevoir particulièrement des portraits de musiciens dont elle fait collection.

Violette de France. — Votre pseudonyme est très bien choisi, vous avez raison d'aimer notre cher et beau pays, bien raison aussi d'espérer le retour de votre Dragon; Dieu merci, malgré tous les dangers qui inquiètent votre maman, beau-

coup reviendront et je désire vivement qu'il soit du nombre. Amitiés à votre petite sœur, je serais très contente de voir sa photo et la vôtre. A bientôt.

Bonne petite patriote. — La petite correspondance n'ayant pas encore été reprise, je n'avais pu répondre à votre gentille lettre, nous en avons néanmoins pris bonne note et je suis sûre que vous avez dû continuer à travailler pour nos chers soldats.

R. S. — Je ne te verrai pas dimanche. Maman est punie pour quinze jours et elle n'ira pas chez ta maman. Elle a mangé des fraises à même le compotier, le soir d'un grand dîner, et elle a laissé croire que c'était la femme de chambre. Crois-tu qu'elles ont quelquefois de l'aplomb ces petites filles? Jamais nous ne ferions cela nous autres. Ecris-moi, car, lorsque maman est punie je le suis, aussi et je m'ennuie. Mille baisers de ta petite amie. — Yvette.

H. B. — Renvoie-moi immédiatement mon bracelet, ma chaîne et ma broche que je t'ai prêtés pour la réception de Bébel. Maman les cherche partout et j'ai une peur terrible d'être grondée. Heureusement, elle n'a pas beaucoup d'ordre et grand'mère est persuadée qu'elle a laissé mes bijoux dans un coin quelconque.

Je t'embrasse. — C.

## ÉCHOS ET VARIÉTÉS

### LE JEUNE GASSENDI

Gassendi, le célèbre astronome, doublé d'un philosophe, né en 1592, mort en 1655, peut trouver place dans la galerie des enfants célèbres. Il montre ce que peut devenir un être laborieux, observateur, réfléchi.

Issu de parents pauvres, en Provence, il fut tout d'abord instruit par le curé de son village. Il allait étudier ses leçons à l'église, à la clarté de la lampe. Mais il s'échappait volontiers pour aller admirer et contempler les splendeurs du ciel étoilé.

Un soir — il avait alors huit ans — le jeune Pierre était, comme à

l'ordinaire, perdu dans la contemplation du firmament, après avoir joué avec ses petits camarades; ceux-ci, le trouvant trop sérieux, se moquèrent de lui et lui tinrent ce langage :

— Eh bien! Monsieur le savant, puisque tu sais si bien ce qui se passe là-haut, pourrais-tu nous dire si c'est la lune qui court en ce moment par dessus notre tête, ou si ce sont les nuages?

— Ce sont les nuages, répondit Pierre, sans hésiter.

La bande joyeuse demeurait incrédule et moqueuse.

— Vous vous trompez, ce n'est pas la lune qui file dans les nuages,

et je vais vous le prouver. Suivez-moi sous ce cerisier. Et maintenant, levez la tête : voyez la lune qui apparaît toujours entre les mêmes branches, tandis que les nuages s'en vont bien loin.

Cette démonstration convainquit les jeunes têtes folles et leur inspira un certain respect pour leur jeune camarade, qui leur était si supérieur pour la pensée et la réflexion.

Ce génie précoce fut professeur de rhétorique à seize ans. Il se distingua dans toutes les sciences et les arts de son temps, mais il devint surtout un philosophe et un astronome éminent.